Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac STL, veuillez visiter :
bacstl.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE

SESSION 2022

FRANÇAIS

ÉPREUVE ANTICIPÉE

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 5

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 8 pages, numérotées de 1/8 à 8/8.

Vous traiterez au choix, l'un des deux sujets suivants :

1- Commentaire de texte (20 points)

Objet d'étude : la poésie du XIXe siècle au XXIe siècle

Jules Laforgue (1860-1887), « Triste, Triste », *Le Sanglot de la Terre* (publication posthume).

Je contemple mon feu. J'étouffe un bâillement.
Le vent pleure. La pluie à ma vitre ruisselle.
Un piano voisin joue une ritournelle[1].
Comme la vie est triste et coule lentement.

Je songe à notre Terre, atome d'un moment,
Dans l'Infini criblé d'étoiles éternelles,
Au peu qu'ont déchiffré nos débiles[2] prunelles,
Au Tout qui nous est clos inexorablement[3].

Et notre sort ! toujours la même comédie,
Des vices, des chagrins, le spleen[4], la maladie,
Puis nous allons fleurir les beaux pissenlits d'or.

L'Univers nous reprend, rien de nous ne subsiste,
Cependant qu'ici-bas tout continue encor.
Comme nous sommes seuls ! Comme la vie est triste !

Vous commenterez ce poème de Jules Laforgue. Vous pourrez prêter plus particulièrement attention à :

- d'une scène intime à une description plus large de l'univers
- une complainte mélancolique
- une méditation sur la condition humaine

[1] Air de musique monotone et répétitif.
[2] Au sens étymologique : faibles, fragiles.
[3] De manière inévitable et impitoyable.
[4] Profond mal-être, sombre mélancolie.

2- Contraction de texte (10 points) et essai (10 points)

Objet d'étude : la littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle

Le candidat traite, compte tenu de l'œuvre et du parcours étudiés durant l'année, l'un des trois sujets suivants :

A - Œuvre : Rabelais, *Gargantua*, chapitres XI à XXIV – Parcours : La bonne éducation.

Gérard Castellani, « Lire pour se construire », *Les Actes de lecture n°7,* 1984.

Je voudrais attirer votre attention sur l'importance qu'a revêtue pour nous tous – adultes, anciens adolescents lecteurs – le contact personnel, individuel, solitaire de certains textes, des contes de fées aux récits d'aventure (plus ou moins imaginaires, tel Robinson Crusoé) en passant par les histoires d'amour. Quelle expérience cela nous a-t-il procuré que de pouvoir vivre et analyser les situations les plus terrifiantes et d'en réchapper grâce au héros du livre ! Quels plaisirs indicibles avons-nous savourés en nous identifiant au personnage principal d'un roman ! Combien avons-nous appris à aimer celui ou celle – bien réels – dont nous rêvions pour partenaire, en fabriquant pour nous seuls, son portrait idéalisé à travers celui que notre auteur favori dressait du partenaire du héros ou de l'héroïne que nous rêvions d'être ! Combien d'expériences du feu, sans jamais nous brûler réellement, mais vécues aussi intensément que si elles étaient nôtres !

Mieux, ces expériences par le livre nous ont apporté beaucoup plus que si nous les avions vécues en vraie grandeur. L'aventure réelle – qu'elle soit physique ou affective – requiert trop notre attention sur des actions de survie pour que nous ayons la possibilité de prendre du recul. Or c'est ce recul qui, seul, permet de constituer l'exemplarité de l'expérience par l'analyse, par la description, – par l'étude des diverses hypothèses qu'il permet d'en faire. Ainsi, paradoxalement, l'expérience vécue est, en ce sens, moins riche que celle permise par la lecture d'un texte que l'on peut dévorer ou savourer, continuer ou interrompre, mais auquel on peut aussi adjurer ou se refuser : ne vous est-il jamais arrivé, discutant d'un roman avec un ami, de constater que vous n'y aviez pas lu la même histoire, alors que… pourtant !

Ce dernier point, ce constat de liberté du lecteur par rapport à l'auteur, est particulièrement important. Un des très grands mérites du livre, par rapport à tous les autres moyens de communiquer une histoire, est sa relative neutralité. […] Ni la radio, ni le cinéma, ni la télévision n'autoriseront de la part de leurs destinataires une appropriation comparable à celle dont ils sont capables grâce au livre. Impressions, sensations, sentiments provoqués par la lecture, chez chaque lecteur, en fonction de son propre vécu, de ses fantasmes et de ses rêves, sont infiniment plus riches, dans leur diversité, que ceux, plus stéréotypés, que peuvent induire chez les spectateurs, pour peu que leur fond culturel soit voisin, la représentation théâtrale, cinématographique ou télévisuelle.

On comprend alors l'enjeu véritable de la lecture dans la construction d'une personnalité. On comprend aussi le fossé qui se creuse entre, d'une part, l'adolescent qui peut, par son intermédiaire, construire sa philosophie de la vie à travers toute l'expérience de l'humanité entière qui lui est accessible par le livre et, d'autre part, celui qui ne peut se forger l'opinion personnelle qu'à travers le passage à l'acte. Si le passage à l'acte constitue, à certains égards, un apprentissage plus riche parce que plus impliquant (ne nous attachons-nous pas, nous-mêmes, à faire vivre aux enfants un apprentissage de la lecture « en vraie grandeur », c'est-à-dire par le contact avec les écrits sociaux plutôt que sur des

ersatz[1] édulcorés), il est incomparablement plus dangereux pour la vie affective, mais aussi pour la vie physique, du sujet qui en est l'auteur. C'est une chose que de vivre avec angoisse le récit d'un hold-up qu'on lit dans un roman, c'en est une autre que de participer à un hold-up et de risquer d'y accomplir l'irréparable pour soi-même (la punition réelle : la peine de prison) et pour autrui (le meurtre accidentel de l'histoire qui se termine mal).

(738 mots)

Contraction

Vous résumerez ce texte en 185 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail comptera au moins 166 mots et au plus 203 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai

En quoi la lecture est-elle une dimension essentielle de l'éducation ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur les chapitres XI à XXIV de *Gargantua* de Rabelais, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés durant l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

[1] Ersatz : Produit de remplacement.

B - Œuvre : La Bruyère, *Les Caractères*, livre XI « De l'Homme », – Parcours : Peindre les Hommes, examiner la nature humaine.

Jean-François Dortier, *Empathie et bienveillance,* 2017.

Nul doute, l'empathie[1] est devenue un enjeu humain majeur pour comprendre les humains et construire le « vivre ensemble ». Au travail, en famille, à l'école, à l'hôpital, et même en politique, l'empathie et son corollaire, la bienveillance, sont sollicités pour rendre les collectifs humains plus viables. […]

Cet élan général en faveur des bons sentiments a suscité en réaction son lot de critiques. Elles sont de plusieurs ordres.

Une première ligne de critiques provient des sociologues, qui se méfient des visions « naturalistes » des émotions et sentiments. Alain Ehrenberg, par exemple, a fermement contesté que l'empathie soit un sentiment universel et naturel, comme le soutiennent des psychologues et neurobiologistes selon lesquels la violence ou la délinquance sont la manifestation d'un trouble de l'empathie. Les bourreaux d'humains ou d'animaux peuvent être par ailleurs de bons pères de familles, soucieux de leurs proches et de leurs amis. Simplement, leur empathie est orientée sur d'autres objets d'attention.

Plus généralement, les sociologues considèrent que l'empathie ou la sollicitude doivent toujours être envisagées dans leur contexte social. Ainsi, la sociologue américaine Arlie R. Hochschild, l'une des pionnières de la sociologie des émotions, considère que la sollicitude est toujours normalisée par des règles du social (*felling rules* – ou règles émotionnelles). L'environnement et les missions professionnelles encadrent ainsi, du moins en partie, les émotions. Il en va ainsi des hôtesses de l'air, par exemple, qui doivent materner les passagers, veiller à leur confort. Dans leur cas, la sollicitude n'est pas forcément feinte ; elle est réelle, mais « capturée » à des fins marchandes dans le cadre d'une relation de service très normalisée. L'auteure parle de « travail émotionnel » à propos de la façon dont les émotions sont mobilisées au travail.

L'empathie au travail peut être vue aussi sous un autre angle que celui du « gouvernement des sentiments ». La plupart des métiers de services (le soin, le social, l'éducation) supposent un engagement dans une relation personnelle auprès des personnes. Un éducateur travaille avec des adolescents en crise, une assistante sociale ou une infirmière travaillent au contact d'êtres humains en difficulté. Cet engagement est très coûteux psychologiquement. À terme, cela peut conduire à éprouver une grande « *fatigue compassionnelle*[2] ». Ce n'est pas un hasard si la notion de « *burnout* » est apparue aux États-Unis dans les années 1970 pour décrire une maladie typique des travailleurs sociaux. Bien que louable, l'empathie a ses faces sombres, et peut fragiliser celui qui la pratique au quotidien.

La critique de l'empathie et la bienveillance peuvent prendre enfin une tournure plus directement politique. Pour Paul Bloom ou Yves Michaud, l'appel à la générosité et à la compassion, quand il vise à régler les problèmes sociaux, aboutit à une concurrence des victimes qui peut être source d'inégalité : se pencher sur le sort des uns, c'est ignorer les autres. À cela peuvent s'ajouter certains effets pervers : les bons sentiments ne font pas toujours de la bonne politique. Y. Michaud rappelle que des interventions récentes des Occidentaux en Irak au nom des principes humanitaires ont abouti à la destruction de l'État et favorisé l'essor du terrorisme. Cette critique politique repose souvent sur la distinction entre solidarité et bienveillance. Car après tout, il existe des formes d'assistance mutuelle

[1] Empathie : il s'agit de la capacité de se mettre à la place de l'autre, d'éprouver ce qu'il ressent.
[2] Compassionnelle : résultant du partage des souffrances de l'autre.

qui ne reposent en rien sur l'empathie et l'attention à autrui. C'est le cas avec les systèmes d'assurance et de sécurité sociale. Quand une personne tombe malade, sa prise en charge ne relève pas d'un geste généreux d'inconnus mais de la prise en charge d'une caisse commune où chacun donne son obole[3] pour ses propres intérêts. Cette solidarité ne fait pas appel à l'empathie réciproque, mais à l'intérêt bien compris de chacun : le partage des risques. De la même façon, le droit issu de la protection sociale est plus égalitaire que la philanthropie[4], certes généreuse, mais qui s'adresse en général à une communauté, une victime pour laquelle le généreux donateur s'est ému.

Il reste, en dépit des critiques, que le développement des débats à son sujet nous rappelle une chose essentielle : aucun être humain, aucune société ne saurait se passer de bienveillance. Un monde sans gentillesse, sans prévenance, sans bienveillance n'est pas viable. Il est donc sans doute illusoire de ne compter que sur elle, mais tout aussi illusoire de vouloir s'en passer. Autrement dit, l'empathie ne fonde peut-être pas les relations humaines, mais elle les rend plus douces.

(781 mots)

Contraction

Vous résumerez ce texte en 195 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail comptera au moins 176 mots et au plus 215 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai

Doit-on nécessairement se mettre à la place des autres pour les comprendre ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur le livre XI des *Caractères* de La Bruyère, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés durant l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

[3] Obole : contribution.
[4] Philanthropie : sentiment qui pousse les hommes à venir en aide aux autres.

C - Œuvre : Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (du « préambule » au « postambule ») – Parcours : Ecrire et combattre pour l'égalité.

Gisèle Halimi, Annick Cojean, *Une farouche liberté*, 2020.

J'attends que *[les femmes]* fassent la révolution. […] Pourquoi la cause des femmes ne mobilise-t-elle pas davantage ? Qu'attendent les femmes pour se lever et pour crier « assez ! » ?

Trop d'entre elles consentent à leur oppression. Cela paraît insensé, bien sûr, mais religion et culture se liguent depuis des siècles pour fonder ce consentement mû en complicité. Victimes d'enfermement, elles se laissent leurrer[1] par les fleurs de leur maître, ses hymnes à la fée du logis, ses éloges à la déesse de leur cœur. Savez-vous ce que Freud lui-même écrivait à Martha, sa fiancée ? *« Le destin de la femme doit rester ce qu'il est : dans la jeunesse, celui d'une délicieuse et adorable chose, dans l'âge mûr, celui d'une épouse aimée. »* Eh bien voyons !

Balzac était plus cynique : *« La femme est une esclave qu'il faut savoir mettre sur un trône. »* On ne saurait mieux exprimer le piège tendu aux femmes. Le trône est une prison, elles le découvrent très vite mais s'y résignent, cherchant désespérément à y trouver quelque avantage pour éviter la blessure, sauver l'honneur, sauver leur peau, quitte à entretenir et reproduire le système. Complices, donc. Et c'est terrible. Le sort des femmes n'échappe pas à la règle qui perpétue les grandes oppressions de l'histoire : sans le consentement de l'opprimé – individu, peuple ou moitié de l'humanité –, ces oppressions ne pourraient durer.

Il faut donc casser ce système. Dessiller[2] les yeux. Obliger chacun à regarder le monde tel qu'il est et non tel qu'il nous est raconté dans un narratif fallacieux[3], destiné à faire croire à une harmonie complémentaire entre les sexes. Ça suffit, la fiction ! Suffit, toute cette propagande véhiculée par les mythes, les rites, les grands classiques du cinéma et de la littérature, et jusqu'à il y a peu, l'enseignement. C'est elle qui a fait croire que le génie ne pouvait être que masculin puisque l'histoire n'avait retenu que des noms d'hommes parmi les scientifiques et les artistes ayant marqué leur temps.

Une honte quand on sait combien de travaux de femmes (en musique, peinture, littérature) ont été gommés ou pillés par leurs maris, frères, compagnons. […]

Alors, oui, j'ai envie de dire plusieurs choses aux jeunes femmes qui préparent le monde de demain.

D'abord, soyez indépendantes économiquement. C'est une règle de base. La clé de votre indépendance, le socle de votre libération, le moyen de sortir de la vassalité naturelle où la société a longtemps enfermé les femmes. Comment devenir un être de projets si l'on demeure assujettie au pouvoir d'un « protecteur » ? […] Comment être libre d'exister, de choisir, de fuir en cas de violence, si l'on est dépourvue de moyens, de métier, de relations sociales et de l'estime de soi que procure l'indépendance économique ?

Ce conseil peut paraître superflu aux jeunes filles qui préparent leur bac et entendent travailler. Je leur parle d'expérience, et en tant qu'avocate des femmes depuis soixante-dix ans. Sachez qu'à la première crise économique, c'est le travail des femmes qui est toujours remis en cause. Ce sont elles, les premières victimes du chômage. Elles, les plus mal payées et le plus gros contingent (deux tiers) des smicards. Elles, à qui l'on propose en

[1] Leurrer : tromper.
[2] Dessiller les yeux : faire ouvrir les yeux, faire prendre conscience de la réalité, de la vérité.
[3] Narratif fallacieux : récit faux, trompeur, menteur.

priorité le temps partiel, abusivement appelé « temps choisi » alors qu'il n'est un choix que pour une infime minorité d'entre elles. Alors ayez de l'ambition, développez de grands rêves mais ne perdez jamais de vue l'exigence primordiale de l'indépendance.

Ensuite, soyez égoïstes ! Je choisis ce mot à dessein. Il vous surprend ? Tant pis. Les femmes ont trop souvent le sentiment que leur bien-être doit passer après celui des autres, les parents, les enfants, les compagnons, le cercle professionnel et familial. Elles craignent de s'imposer, d'exiger, de révéler leurs envies ou ambitions, de se mettre clairement en avant. Ce n'est pas qu'elles soient naturellement modestes. C'est juste que l'histoire leur a dicté cette attitude de réserve, voire de retrait : une femme ne doit pas faire de bruit, ne pas déranger, ne pas se faire remarquer, ne pas avoir l'esprit de compétition, ne pas chercher la gloire. Ça, c'est réservé aux hommes. Mais rebellez-vous ! Pensez enfin à vous. A ce qui vous plaît. A ce qui vous permettra de vous épanouir, d'être totalement vous-mêmes et d'exister pleinement. Envoyez balader les conventions, les traditions et le qu'en-dira-t-on. Fichez-vous des railleries et autres jalousies. Vous êtes importantes. Devenez prioritaires.

(778 mots)

Contraction

Vous résumerez ce texte en 195 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail comptera au moins 185 et au plus 215 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai

En quoi le fait de « dessiller les yeux » et d'éclairer les esprits est-il une étape indispensable dans la lutte contre les inégalités de tous ordres ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (du « préambule » au « postambule ») d'Olympe de Gouges, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés durant l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

Copyright © 2026 FormaV. Tous droits réservés.

Ce document a été élaboré par FormaV© avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV©, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV© se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.